X.

PROVINCE DE LA FLANDRE OCCIDENTALE.

Ancienne prospérité du port de Bruges. — Édifices civils et religieux de cette ville. — Musée et Collections particulières. — Monuments divers. — Environs.

La partie de la Flandre qui longe la mer du Nord, de l'Écluse à Dunkerque, et qui s'étend vers le sud jusqu'à la Lys et l'Escaut, était anciennement un pays peu fertile, en grande partie couvert de bois et de forêts. C'est à son active population qu'il doit le défrichement de son sol. Ce-

pendant, malgré plusieurs siècles de travaux, il reste encore de vastes bruyères au centre de cette province, au sud de Bruges et à l'est d'Ypres. Mais au nord de la première de ces villes, les villages sont fort nombreux et la population très-agglomérée; de ce côté le pays présente l'aspect d'une immense plaine, où l'œil n'aperçoit au loin que des terrains labourés, des habitations, des clochers. Dans la direction de Furnes, le terrain est plus marécageux et on y rencontre de vastes prairies où paissent de nombreux bestiaux. Les cantons limitrophes de la Lys sont les plus importants et les mieux cultivés. Ici le lin et le chanvre sont rouis, tissés, avec un art qu'on ne trouve pas ailleurs; la culture du tabac y est très-perfectionnée et y a pris beaucoup d'extension. Du reste, les productions de la province sont identiques à celles de la Flandre Orientale, et cette province, qui a obéi aux comtes de Flandre depuis le IX^e^ siècle, a subi les mêmes vicissitudes. Sous le gouvernement autrichien, on l'appelait la West-Flandre; sous la domination française, elle a porté le nom de département de l'Escaut.

Depuis trois siècles, la ville d'Anvers est devenue le centre du commerce et la capitale des arts en Belgique, mais *Bruges* peut revendiquer la gloire d'avoir joué le même rôle dans les temps antérieurs. Il ne lui est guère resté de monuments de l'époque d'Albert et d'Isabelle, mais ses rues, ses places, ses édifices, ses maisons particulières, rappellent le moyen âge. Dans les églises, si riches en tableaux, les productions artistiques appartiennent à une suite de peintres que nulle part ailleurs on ne peut mieux étudier: au XV^e^ siècle Memling, au XVI^e^ les Pourbus, au XVII^e^ les Van Oost.

Que dire de l'ancienne prospérité de cette ville qui n'ait été répété. La localité sans nom, née près d'un pont (*brug*), au milieu des marais et des bois de la Flandre septentrionale, fortifiée par le comte de Flandre, Baudouin Bras de Fer, était déjà populeuse au commencement du XI^e^ siècle; elle était dès lors en relations suivies avec l'Angleterre, le Danemark, le nord de l'Allemagne. Elle devint bientôt l'entrepôt des marchandises que les Lombards et d'autres négociants amenaient par terre et par eau de l'Italie, du midi de la France, de l'Espagne, et que les peuples du Nord échangeaient contre des cargaisons de fourrures et d'autres productions des climats glacés. La puissante ligue hanséatique y avait un de ses quatre principaux comptoirs, et toutes les nations de l'Europe occidentale y établirent successivement des consulats. Au XIV^e^ siècle, des galéasses vénitiennes parurent dans la rivière qui l'arrose.

Le premier épisode intéressant qu'offre l'histoire de Bruges est la mort du comte Charles de Danemark et la vengeance exercée contre ses meurtriers. Ce prince, après avoir vaincu ceux qui lui disputaient la succession de Baudouin à la Hache, régnait en paix, redouté des grands et respecté de ses sujets. Ayant fait saisir, lors d'une grande famine, les grains accaparés par quelques riches, il excita contre lui des haines d'autant plus violentes qu'elles avaient pour base des intérêts froissés; il s'aliéna encore la famille du châtelain de Bruges en l'accusant d'origine servile. Une conjuration se forma contre lui et il fut percé de coups dans l'église de Saint-Donat, le 2 mars 1127. A la nouvelle de ce crime, la Flandre entière s'émeut; mais les coupables, renfermés dans le bourg ou château, y bravent les efforts des bourgeois et de la Flandre entière. Longtemps les tentatives

des assiégeants furent infructueuses; l'arrivée du roi de France, Louis VI, et de son protégé, le nouveau comte Guillaume de Normandie, ne leur fut d'aucun secours. Enfin cependant une dernière attaque réussit mieux que les précédentes, et une mort affreuse termina la vie des assassins. Les restes de Charles, qui étaient restés abandonnés au lieu même où le crime avait été commis, furent recueillis avec soin, et l'Église plaça au rang des martyrs l'infortuné souverain.

Lorsque les armées du roi de France eurent conquis la Flandre sur Guy de Dampierre, ce souverain alla visiter ses conquêtes en l'année 1301. C'est lors de son entrée triomphale dans Bruges que Jeanne de Navarre, sa femme, s'écria, en admirant le luxe des Brugeoises : « Je me croyais seule reine ici, mais j'en aperçois mille autres autour de moi. » Les conquérants avaient déjà lassé la patience des Flamands par leur hauteur et leurs exactions, et le roi était à peine parti depuis un mois que des mouvements séditieux éclatèrent à Bruges. Le gouverneur de la Flandre, Jacques de Châtillon, se présenta devant cette ville avec cinq cents lances; mais on lui en ferma les portes et on massacra quelques-uns des partisans de l'étranger. Pour punir la bourgeoisie, Châtillon fit raser les remparts de la cité et commença la construction d'une citadelle. Voulant comprimer les mécontents, il avait réuni dans Bruges des troupes nombreuses, quand, à la voix de deux ardents patriotes, Pierre de Coninck, doyen des tisserands, et Jean Breydel, doyen des bouchers, le peuple se soulève, attaque la garnison et massacre indistinctement tous ceux qui ne peuvent prononcer ces deux mots flamands, *schilt en vriendt* (bouclier et ami). Après cette sanglante journée

(18 mai 1302), les révoltés entraînèrent dans leur parti la Flandre presque entière et allèrent repousser les forces qui s'avançaient contre eux.

A cette époque, le comte Robert de Béthune accorda, dit-on, aux Brugeois, l'autorisation d'ériger une société ou chambre d'assurance pour les marchandises ; il leur permit aussi d'agrandir l'enceinte de la ville, ce qu'ils exécutèrent en commençant par l'étang appelé encore aujourd'hui l'eau de l'Amitié ou de l'Amour (*het minnewater, lacus amoris*), et par une partie du canal de Gand nommé *de Nieuwe-Laye*. Les portes de Sainte-Croix et de Gand, dont la construction est remarquable, paraissent dater de cette époque. Au tir à l'arc, qui eut lieu à Tournai en 1393 et où se réunirent 387 tireurs venant de 48 villes différentes, ce furent les Brugeois qui remportèrent le prix de la plus belle tenue. Quelques années plus tard, en 1396, un négociant, Dinas de Répondis, s'y rendit caution de la rançon de Jean sans Peur, fait prisonnier par les Ottomans à la bataille de Nicopolis. La somme garantie par lui montait à 200,000 ducats et fut bientôt fournie par le comté. Les fêtes données à Bruges par les ducs de Bourgogne éclipsèrent en magnificence tout ce qu'on avait vu jusqu'alors, surtout celles qui eurent lieu, en 1429, pour le mariage de Philippe le Bon avec Isabelle de Portugal, lors de l'institution de l'ordre célèbre de la Toison d'or, et à l'occasion des noces de Charles le Téméraire et de Marguerite d'York, en 1468.

Et cependant la ville ne jouissait pas d'une grande tranquillité. Au XIV^e^ et au XV^e^ siècle, les séditions y furent fréquentes, et l'une des suites les plus fâcheuses des troubles fut d'éloigner momentanément d'abord, puis pour

toujours, les négociants étrangers, qui choisirent pour résidence la ville plus paisible d'Anvers. Sous le gouvernement de Louis de Crécy, les Brugeois, mécontents de l'abandon du port de l'Écluse à Jean de Namur et craignant que ce prince n'y fît lever des péages, attaquèrent et forcèrent l'Écluse et y firent prisonnier Jean lui-même. En 1324, une nouvelle émeute fut excitée par un banni de Furnes, nommé Nicolas Zannekin, et dirigée contre les nobles, dont les châteaux furent attaqués et détruits. Le comte, fait prisonnier par les Courtraisiens en 1325, fut livré par eux aux Brugeois, qui le retinrent captif jusqu'à la fin de l'année et le relâchèrent sans reconnaître son pouvoir. A sa demande, le roi de France, Philippe de Valois, conduisit une armée en Flandre. Zannekin était campé à Cassel avec douze mille piquiers. Déguisé en marchand de poisson, il parcourt le camp des Français, observe leur position, et, profitant de leur négligence à se garder, il vient les assaillir. Les Flamands pénètrent jusque près de la tente du roi, mais, accablés par un ennemi supérieur en nombre, ils combattent avec fureur et se font tuer jusqu'au dernier (23 août 1328).

Sous Louis de Mâle, les habitants de Bruges montrèrent plus de fidélité pour leur souverain, ce qui fut cause de la prise et du pillage de leur cité par les Gantois, que commandait Philippe d'Artevelde (1382).

Une nouvelle tempête éclata à Bruges quand les milices de la commune revinrent dans leurs foyers, après avoir forcé le duc Philippe le Bon à lever le siége de Calais. Vaincu par la cessation de son commerce et par les privations, le peuple reçut Philippe en souverain ; mais à peine le duc était-il entré qu'une lutte sanglante s'engagea entre

ses archers et la multitude. La plus grande partie de la suite du prince était encore hors des murs, l'autre fut massacrée, et le duc lui-même aurait péri sans le dévouement de deux bourgeois qui rouvrirent la porte pour assurer sa retraite (22 mai 1437). Les nouveaux malheurs qui suivirent ce déplorable événement, et la punition que le duc en tira, abattirent pour longtemps l'énergie de la commune.

Maximilien d'Autriche gouvernait depuis quelques années le pays au nom de son fils Philippe le Bel, quand, au commencement de 1488, il vint résider à Bruges. Le 1er février une émeute terrible éclata sous ses yeux ; les métiers prirent les armes, occupèrent le marché, le fortifièrent et le garnirent de cinquante canons. Quelques jours après, ils s'emparèrent des principaux conseillers du prince, et, le 9, de Maximilien lui-même, qui fut enfermé dans la maison dite *le Cranenburg*, et qui, de sa prison, vit plus d'une fois le bourreau torturer et décapiter ses confidents. Les efforts des états-généraux parvinrent à amener la conclusion d'une paix qui fut signée à Bruges le 16 mai ; le roi, les états, les magistrats de la ville, en jurèrent solennellement l'observation ; mais, à peine en liberté, Maximilien devint parjure. Son père, l'empereur Frédéric III, était arrivé avec des forces considérables pour venger les auteurs de sa captivité, et la Flandre fut livrée à tous les malheurs de la guerre jusqu'à la paix de l'Écluse, conclue le 16 octobre 1492.

Depuis cette époque et à part les troubles du XVIe siècle, dans lequel le rôle de la ville de Bruges fut tout à fait secondaire, la prospérité de cette ancienne cité alla toujours en décroissant. Un grand nombre de travaux d'une grande utilité ne purent remédier à un mal devenu inévitable.

Pendant le XVII^e^ siècle, on construisit successivement le canal de Gand à Bruges, et le canal de Bruges à Ostende, commencés en 1613; la prolongation de ce dernier, à partir de Plasschendaele, vers Nieuport, Furnes et Dunkerque, en 1638; le grand bassin de commerce, appelé *den Kom*, entre la porte de Damme et le canal d'Ostende, magnifique travail exécuté en 1665 et ayant coûté, dit-on, 800,000 florins. Lors de l'établissement de la compagnie des Indes à Ostende, on approfondit le canal qui conduit à ce port et on le rendit accessible aux plus grands vaisseaux; en 1737 on fit la même opération, mais sur une moindre échelle, au canal de Gand; enfin dans les années suivantes on mit ces deux voies navigables en communication par l'intérieur de la ville, et le 24 décembre 1745, un vaisseau fit, pour la première fois, le trajet d'Ostende à Gand par Bruges; en 1751 on approfondit encore considérablement le canal de Gand. Depuis quelques années, le commerce brugeois a pris de l'extension. Il serait à désirer que ces immenses bassins qui coupent la ville en tous sens pussent se voir encore encombrés de navires, comme l'était, aux beaux jours de Bruges, le canal de Damme, aujourd'hui réservé au rouissage du lin.

On fabrique à Bruges des toiles, des draps, de la dentelle, des étoffes de fil, de fil et coton, de laine; le lin qu'on y emploie est filé dans les villages voisins; le coton au contraire l'est dans la ville même. Bruges possède aussi des raffineries de sel et de sucre, des tanneries, des corderies, des poteries, des chapelleries; on y trouve un chantier pour la construction et le radoub des navires. La population de Bruges, qui, au moyen âge, devait s'élever à peu près à 100,000 âmes, a diminué à mesure

E.

essivement le
s à Ostende,
ernier, à par-
t Dunkerque.
elé *den Kom*,
le, magnifique
n. 800,000 flo-
nie des Indes à
it à ce port et
eaux; en 1737
oindre échelle.
ivantes on mit
par l'intérieur
sseau fit, pour
l par Bruges:
ement le canal
erce brugeois a
ces immenses
ussent se voir
it, aux beaux
ard'hui réservé

aps, de la den-
de laine; le lin
oisins; le coton
ges possède aussi
nneries, des cor-
on y trouve un
ub des navires.
en âge, devait
minué à mesure

LA TOUR DES HALLES, À BRUGES.

que le commerce déclinait; au siècle dernier, cette ville, jadis si florissante, ne comptait que 30,000 habitants; aujourd'hui il y en a 47,000.

Les rues de Bruges sont en général larges et régulières; la ville est entrecoupée de plusieurs canaux sur lesquels on a jeté cinquante-quatre ponts, dont douze en bois et tournants et quarante-deux en pierre et en briques. Les principales places publiques sont le Grand-Marché ou Place d'Armes, celles du Bourg, de l'Académie, des Biscayens, etc. Il y a dans cette ville quelques belles fontaines et des puits publics, où l'eau des fossés des remparts est amenée au moyen d'une machine hydraulique, dont les pistons la refoulent dans trois grands tuyaux qui se partagent ensuite en un grand nombre de ramifications.

Le plus bel ornement de Bruges est sa halle, vaste bâtiment quadrilatéral, dont la façade sur le marché est surmontée d'une superbe tour carrée de 108 mètres de haut. Ce beffroi, d'abord en bois, fut brûlé en 1280; on commença à le construire en pierre en l'année 1291. Il était jadis couronné par une flèche en bois que la foudre atteignit plusieurs fois, qu'elle détruisit en 1741 et qui n'a plus été rétablie. Le carillon est regardé comme le plus beau de l'Europe et contient 47 cloches. Il se met en mouvement tous les quarts d'heure et exécute un air différent plus ou moins long, selon qu'il doit annoncer l'heure ou la demie, le quart ou les trois quarts. La principale des pièces qui le composent est un cylindre en cuivre et d'une seule pièce, du poids de 18,000 livres. Il est percé de 30,500 trous carrés au moyen desquels on peut varier les airs à l'infini. Deux des ailes du bâtiment de la halle contiennent une soixantaine d'étaux de bouchers et forment sans contredit

la halle à la viande la plus confortable de la Belgique. Les autres ailes et l'étage servent à divers usages.

Une des faces latérales du marché est occupée par une jolie suite de bâtiments, dont le centre est surmonté d'un beau dôme, et qui a été bâtie en 1789 sur l'emplacement de la halle aux draps ou *Waterhalle*, bâtiment dans lequel les vaisseaux venaient à couvert prendre ou déposer leur cargaison. Vis-à-vis, la maison portant le nom de *Cranenburg* rappelle la captivité du roi Maximilien en 1487.

La place du *Burg* ou du Château est ainsi appelée parce qu'elle remplace la cour de l'ancien palais des comtes de Flandre. Le palais, abandonné par Philippe le Bon et depuis cette époque devenu le siége de l'administration du plat pays des environs, dit le Franc de Bruges, sert aujourd'hui de tribunal. La façade qui donne sur la place, construite en 1722, n'a rien de remarquable, mais ses parties postérieures sont beaucoup plus anciennes. Une des salles renferme une admirable cheminée, sculptée en 1529. Au milieu se trouve la statue de Charles-Quint; sur les côtés, à gauche, Maximilien et Marie, à droite, Charles le Téméraire et Marguerite d'York. La frise est ornée de bas-reliefs en marbre blanc représentant l'histoire de la chaste Suzanne. M. De Hondt, de Bruges, dans une description détaillée de ce monument, a émis l'opinion assez vraisemblable qu'il a été élevé en commémoration de la bataille de Pavie. Plusieurs tableaux, la plupart portraits ou scènes judiciaires, décorent les salles du Franc. Dans cet édifice sont déposées les archives de la province. A côté est l'ancienne prévôté de Saint-Donat, bâtie en 1662 et servant aujourd'hui de caserne à la garde municipale, dite *Stads-Beletters*.

CHEMINÉE DU FRANC DE BRUGES.

L'hôtel de ville de Bruges est le plus ancien édifice de ce genre qui subsiste encore en Belgique. Anciennement les communes élevaient à l'envi des halles pour le commerce, mais les magistrats se contentaient d'ordinaire d'une maison louée pour leur usage. Au XIVe siècle, les villes se montrèrent jalouses d'avoir des maisons échevinales construites avec luxe. Celle dont nous nous occupons a peu d'étendue, mais elle est construite avec la plus grande élégance. Elle est surmontée de six tourelles et sa façade est percée de six fenêtres qui occupent toute la hauteur du bâtiment. Entre ces fenêtres sont des niches occupées autrefois par les statues des comtes de Flandre, que les Français abattirent en 1792. Louis de Mâle posa la première pierre de ce gracieux bâtiment en 1377. La bibliothèque publique, qui se compose de 8,000 volumes environ, imprimés et manuscrits, et les archives communales, riches en documents du moyen âge, y sont placées. Le plus curieux objet d'art qu'il renferme est le plafond de la bibliothèque, voûte en bois à arcs pendants en ogive, et à culs-de-lampe sculptés, en 1398, par un Van Oost.

La chapelle du Saint-Sang ou de Saint-Basile, que le comte Thierry d'Alsace fit bâtir et où il déposa quelques parcelles du sang de Jésus-Christ, rapportées par lui de la Palestine et conservées encore de nos jours, servait autrefois de chapelle aux comtes. La parti einférieure, surmontée d'une gracieuse tourelle dans le goût moresque, date du XIIe siècle ; la façade et la chapelle à l'étage ont été reconstruites en 1533 et réparées avec le plus grand soin de 1829 à 1839, grâce au zèle de Nicolas de Roovere, dernier moine de l'abbaye des Dunes. Dans la chapelle supérieure, on voit plusieurs tableaux, au nombre desquels il s'en trouve deux

peints sur bois représentant des personnages agenouillés, par Pourbus ; ce qu'elle renferme de plus remarquable est la châsse du Saint-Sang, exécutée en 1617 par l'échevin Jean Crabbe et pesant 769 onces. Ce bel ouvrage d'orfévrerie, construit en forme de temple, et d'un style délicat, est en argent doré et enrichi de perles et de pierres précieuses. Plusieurs parties sont en or massif et ses six faces sont incrustées d'armoiries émaillées. Aux grandes fêtes de l'année, l'autel est orné d'un calvaire en argent massif, surmonté d'une croix de même métal et qui a plus de huit pieds de hauteur.

Vis-à-vis de cette suite de monuments se trouvent le gouvernement provincial et une place plantée d'arbres, occupant l'emplacement de la vieille basilique de Saint-Donat, dont le prévôt était chancelier et trésorier de Flandre ; Saint-Donat a disparu dans la tourmente révolutionnaire de la fin du dernier siècle.

Le palais épiscopal, près de Saint-Sauveur, autrefois hôtel de Pitthem et de Croy, puis successivement séminaire et caserne, a reçu sa nouvelle destination en 1834 et a depuis été embelli. Sa construction date en partie de l'an 1738.

Le siége de l'évêché de Bruges, érigé en 1559, est aujourd'hui Saint-Sauveur, dont on attribue la fondation à saint Éloi. Incendiée en 1358, sauf la tour, cette église fut dans les années suivantes rebâtie dans l'état où nous la voyons. En 1838, elle a failli être consumée en entier par les flammes, dont les ravages se bornèrent heureusement à la toiture de la nef et au sommet de la tour.

Le chœur, orné de stalles gothiques du xv^e^ siècle, d'armoiries des chevaliers de la Toison d'or, de tableaux et de plusieurs tombes, est fermé par une entrée en marbre noir

ÉGLISE DE ST SAUVEUR, A BRUGES.

et blanc, sur laquelle est placée une statue en marbre de Dieu le Père, sculpture très-remarquable due au ciseau d'Arthur Quellyn et exécutée en 1682. Le tableau du maître autel est une Résurrection de Jean Janssens ; sur les côtés sont les portraits de Jésus et de la Vierge, attribués à Van Thulden, de saint Pierre et de saint Jean, par Van Oost.

Dans les chapelles du pourtour du chœur, en commençant par la gauche, on trouve : la châsse qui renferme les restes du comte Charles de Danemark, dit le Bon ; l'autel, en forme de mausolée gothique, date de 1827 ; dans la chapelle Saint-Joseph, ce saint et l'Enfant Jésus, gracieux tableau de Van Oost le père, et le mausolée de Carondelet, archevêque de Palerme, l'un des ministres de Charles-Quint, mort en 1544 à l'âge de 75 ans ; dans la chapelle de Sainte-Croix, la Fuite en Égypte, également de Van Oost le père, et deux têtes peintes dans le genre de Carrache, la Vierge et l'Enfant Jésus ; dans la chapelle du Saint-Sacrement, à l'autel, trois tableaux de François Pourbus, et contre les parois latérales, quatre petites compositions sur bois dans le genre de Memling ; dans la chapelle de Notre-Dame-des-Sept-Douleurs, deux épisodes de la Passion, peints avec vigueur par Van Oost le père, et à gauche un petit portrait de Philippe le Bel, à fond d'or ; dans la dernière chapelle vers la droite, une Annonciation d'Abraham Janssens et une marine de Minderhout ; enfin, au-dessus des confessionnaux, deux grandes toiles de Jean-Érasme Quellyn, et une Assomption dans le genre de Rubens.

Dans la nef, qui est très-belle, mais un peu courte en proportion du chœur, est placée la chaire de vérité, représentant saint Éloi tenant le plan de l'église ; dans les

chapelles, garnies de tableaux avec profusion, on remarque : sous le portail, le Baptême de Jésus-Christ, par Van Oost; la Vierge et saint Joseph à genoux devant l'Enfant Jésus, vieux tableau à volets, et les fonts baptismaux, morceau d'une haute antiquité, d'un seul bloc de porphyre du Nord. Dans le collatéral de gauche : un Crucifiement, par Jean Van Hoeck, disciple de Rubens; la Descente du Saint-Esprit sur les apôtres, par Van Oost; un Crucifiement, dans le genre de Memling; le Martyre de sainte Godelieve, par Van Oost le père; saint Hippolyte écartelé, tableau de Memling. Dans le collatéral de droite, les Œuvres de miséricorde en sept tableaux, dont trois de Van Oost le père ou de Jean Janssens, et quatre de Joseph Vandenkerckhove.

L'église de Notre-Dame ne le cède pas à celle de Saint-Sauveur en richesses artistiques; elle la surpasse en étendue, mais son architecture, formée de constructions de plusieurs siècles, ne forme pas un ensemble imposant. Ses commencements remontent, dit-on, aux prédications de saint Boniface, vers 745. Elle fut rebâtie au XII^e^ siècle et ornée d'une haute tour commencée en 1230, terminée en 1297. Cette flèche, qui s'aperçoit de bien loin en mer, avait 442 pieds d'élévation; elle a été amoindrie il y a quelques années.

Dans le pourtour du chœur nous devons citer : l'Adoration des bergers, par F. Pourbus, avec volets; ces derniers sont les portraits du célèbre jurisconsulte Josse de Damhoudere et de sa famille; la tribune de Gruythuyse, ancien oratoire de la plus puissante famille de Bruges, construite, en 1472, en bois de chêne du Rhin et d'une architecture gothique très-élégante; les portes en fer battu

qui ferment le chœur derrière le maître autel, ouvrage de Ryckam d'Ostende, en 1699; le Mariage mystique de sainte Catherine, petit tableau sur bois attribué à Otto Venius; la chapelle dite de Lanchals, parce qu'elle fut fondée en mémoire de ce magistrat, décapité en 1488 par les Brugeois révoltés. C'est là que se trouvent les tombeaux de Charles le Téméraire et de sa fille, Marie de Bourgogne. Le mausolée de la princesse lui fut élevé aussitôt après sa mort, occasionnée, comme on sait, par une chute faite dans une chasse au héron, en 1482. La statue couchée est en cuivre doré; les figurines qui occupent les faces du monument et soutiennent un arbre généalogique sont ciselées avec art. Charles le Téméraire avait d'abord été enterré dans l'église de Saint-Georges, à Nancy; mais, à la demande de Charles-Quint, son corps fut ramené aux Pays-Bas, et, en 1558, Philippe II ordonna d'élever au plus belliqueux de ses ancêtres une tombe semblable à celle de Marie de Bourgogne. La dépense de cette construction, confiée à Jacques Jongelinck et achevée en 1562, monta à 24,395 florins. Plus loin, encore dans le pourtour, on voit à droite la Vierge assise, tableau de l'école de Memling, et à gauche une toile de Van Oost, représentant la Vierge, l'Enfant Jésus et plusieurs saints; saint Joseph, placé derrière la Vierge, est le portrait du peintre.

Remarquons encore dans la croisée, à gauche, un grand tableau sur bois représentant Jésus-Christ entre les deux larrons, attribué par les uns à P. Pourbus, par les autres à Michel Coxie. Les volets, qui forment quatre compartiments, sont, suivant l'opinion commune, de Geeraerts et de Martin de Vos.

La nef de Notre-Dame a quatre collatéraux : dans le col-

latéral de gauche, le second en venant du grand portail, on voit : sainte Rosalie offrant une couronne de fleurs à la Vierge, copie d'après Van Dyck; contre le mur, près du grand portail, est un beau Crayer, représentant la Vierge et quelques saints ; et, dans le second collatéral de droite, un portrait de la Vierge, et la représentation des donateurs, sur les volets, par Pourbus ; saint Joseph averti de prendre la fuite, par Van Oost le jeune, et la Transfiguration du Christ, par Pourbus. Au fond de ce bas côté est placée une statue de la Vierge tenant l'Enfant Jésus, œuvre de Michel-Ange. Selon la tradition, cette sculpture admirable était destinée à la ville de Gênes, mais le navire qui la portait fut pris par un corsaire qui vendit sa prise à Amsterdam, et un négociant de Bruges, en ayant fait l'acquisition à bas prix, la donna à son retour à l'église Notre-Dame. D'autre part, on rejette ce récit au nombre des fables et on assure que le groupe fut donné par Pierre de Mouscron, dont on voit la pierre sépulcrale devant l'autel. A droite, contre le mur, est une Cène de P. Pourbus.

L'église des Capucins, près de la station, a été consacrée en 1620. Il s'y voit un grand tableau représentant la sainte Vierge, sainte Madeleine et sainte Catherine, supportant une petite toile offrant saint François d'Assise en prières. Cette dernière partie est de Van Hoeck et le surplus de Langhen Jan. Les bâtiments conventuels et l'église, occupés encore par une communauté religieuse, ont été commencés en 1617 aux frais de la ville, du Franc et de plusieurs particuliers; une partie a été aujourd'hui sacrifiée pour la station du chemin de fer.

A Notre-Dame-des-Aveugles, située non loin de là, près de la porte Maréchale, et fondée en 1305, comme annexe

VUE DE L'ÉGLISE ST JACQUES À BRUGES

d'un hospice pour les aveugles, par le comte Robert de Béthune, on remarque une sculpture du XVI^e^ siècle, représentant le Christ en croix, entouré de saints et d'anges.

Saint-Jacques, érigée en paroisse vers 1240, est un des édifices religieux de Bruges les plus riches en objets d'art. Nous nous contenterons de mentionner les Œuvres de miséricorde, tableau divisé en sept compartiments, par Van Oost le père; un tableau sur bois à trois compartiments, représentant des Scènes de la vie d'une sainte, peint en 1480; au maître autel, une Adoration des Mages, par Langhen Jan; derrière le maître autel, un tabernacle décoré de sculptures et d'ornements en marbre, en cuivre et en bois, datant de 1593; à l'autel latéral de gauche, une Présentation au temple, par Van Oost le père; à côté, la Vierge assise, peinte par P. Pourbus, en 1556 (les volets offrent de superbes portraits), et un autre tableau à volets du XVI^e^ siècle, où l'on voit la Vierge à mi-corps et cinq personnages en costumes orientaux; à la sortie du chœur, à gauche, la Madeleine aux pieds du Seigneur, petit tableau de Langhen Jan, et à côté la Vierge et l'Enfant Jésus dans une gloire, pendant du précédent.

Dans l'église des Carmes déchaussés, construite en 1688, on voit Dieu paraissant prêt à foudroyer les humains, la Vierge et quelques saints implorant sa miséricorde, tableau plein d'expression, par Herregouts; un petit tableau sur bois d'une exécution remarquable, le Christ à mi-corps portant sa croix, mérite l'attention des amateurs.

La fondation de Saint-Gilles remonte à l'an 1240; la nef, seule partie datant de cette époque, fut conservée au XV^e^ siècle quand on construisit les bas côtés et le chœur,

mais son pavé fut exhaussé de sept pieds. On y trouve un grand nombre de tableaux des Van Oost, de Deyster, de Maes, de Garremyn. Au maître autel, on voit Jésus-Christ mort sur les genoux de Dieu le Père, par Van Oost le père; saint Bernard ramenant à la foi le duc d'Aquitaine, peint par Marc-Antoine Garibaldo, en 1690.

L'église du Couvent des Dames anglaises, dont la construction date des années 1736 à 1739, est d'ordre corinthien. La partie séparée du sanctuaire forme un octogone surmonté d'une coupole et soutenu par huit colonnes cannelées. L'autel, exécuté à Rome, est composé de vingt pièces de marbres rares d'Égypte et de Perse. L'intérieur du couvent, fondé en 1629, est orné de toiles de Seghers, du Parmesan, du Tintoret, de Jordaens, etc.

L'église de Jérusalem remonte au commencement du xv^{e} siècle. Suivant l'opinion commune, elle a été construite sur le plan de celle du Saint-Sépulcre à Jérusalem, et le fondateur, Pierre Adornes, fit deux fois le voyage de Syrie pour s'assurer de la ressemblance. Quatre petites tourelles s'élèvent aux angles de l'église qui se termine par une espèce de large tour, formée d'un triple rang de galeries étroites superposées. Au milieu de la nef est placé le tombeau d'Adornes et de sa femme. L'aspect intérieur de l'édifice et de la salle souterraine, où se trouve le tombeau du Sauveur, est très-pittoresque.

L'église Sainte-Anne, très-voisine de la précédente, ne fut bâtie, telle qu'elle existe actuellement, qu'en 1612 et érigée en paroisse qu'en 1668. Elle est ornée d'un grand nombre de tableaux, parmi lesquels nous nous bornerons à citer : dans le chœur, à droite, un grand paysage d'Achtschelling; un autre de Jacques Van Artois et au-

PONT St JEAN, A BRUGES.

dessus du grand portail, le Jugement dernier, peint en 1685 par Henri Herregouts, immense composition qui s'élève jusqu'à la voûte. Les boiseries sculptées qui entourent la nef méritent d'attirer l'attention.

Sainte-Walburge, ancienne église des Jésuites, bâtie au milieu du XVII^e^ siècle et convertie en paroisse en 1778, temple de la Raison sous la domination française, est un édifice simple et bâti avec goût. Elle a été placée depuis peu sous l'invocation de saint Donat. A l'autel, au bas côté de droite, est une belle composition d'Érasme Quellyn : saint Ignace de Loyola à genoux devant Jésus-Christ. A l'autel latéral gauche, on voit une toile attribuée au même maître: la Vierge reçue au ciel par la Sainte-Trinité. Le banc de communion qui sépare l'église en deux parties a été sculpté avec art par Vervoort.

Le Béguinage et le couvent de Sainte-Godelieve n'offrent rien de bien remarquable.

L'hôpital Saint-Jean, la principale des institutions de bienfaisance de Bruges, est riche en objets d'art. Dans l'église, Van Oost le père a peint : le Christ mort entre les bras de sa mère ; des saints et des religieuses devant la Vierge et l'Enfant Jésus, et à l'autel une composition du même genre, dans laquelle la Mère du Christ pose une mitre sur la tête de saint Augustin ; vers la droite est un tabernacle de style gothique, ouvrage du XV^e^ siècle. Mais ce qui amène à l'hôpital tous les voyageurs qui visitent la Belgique, c'est la merveille de Bruges, la châsse de sainte Ursule, que Memling a ornée de ses peintures. Rien n'égale le fini de cette admirable production, dans laquelle l'art chrétien se montre dans toute sa sublimité. Le reliquaire, qui a la forme d'un hôtel de ville gothique, offre d'un côté le

départ de sainte Ursule et des onze mille vierges; de l'autre, leur arrivée à Cologne et leur supplice. Il est conservé avec soin. Dans la salle du conseil des hospices, on voit d'autres tableaux du même maître, le Mariage mystique de sainte Catherine, et l'Adoration des rois, compositions à volets, peintes en 1479, toutes deux remarquables par la fraîcheur du coloris et l'expression des têtes. Dans la seconde, le personnage regardant par une croisée est, dit-on, Memling lui-même. La Descente de croix voisine date de 1480, et a été probablement exécutée par un élève de ce grand artiste. Vingt-cinq portraits d'anciens régisseurs de l'institution sont placés autour de la salle; quelques-uns. peints par Van Oost le père, sont très-beaux. Dans la salle des malades est un portrait de la sibylle Sambetha, attribué à Memling, et, dans une petite chambre à côté, se trouvent deux grands bas-reliefs très-anciens.

A l'hospice pour les vieilles femmes, dit de *la Poterie*, on conserve un petit volume manuscrit de l'année 1399 et contenant dix-sept dessins à la plume, que l'on croit être de la sœur des Van Eyck. Dans le réfectoire sont deux tableaux gothiques et un grand nombre de portraits.

L'établissement de charité pour les filles pauvres, érigé en 1816 par M. l'abbé de Foere, occupe l'ancien consulat portugais, rue des Aiguilles, local qui offre encore des sculptures et des tapisseries remarquables; la chapelle, bâtie aux frais de M. de Foere, de 1830 à 1833, est un des plus gracieux édifices que l'architecture moderne ait élevés en Belgique; les Anges en adoration et les trois autres plus petits placés aux côtés de l'autel ont été sculptés par Laurent Delvaux, pour la chapelle de l'ancienne cour à Bruxelles, et ont coûté 18,000 florins. Ils sont de la plus grande beauté.

Entre autres établissements de charité nous citerons : l'hospice Saint-Julien pour les aliénés ; l'école bogarde pour les enfants pauvres ; l'école de Sainte-Madeleine pour des filles pauvres ; l'institut des sourds-muets et aveugles, fondé, en 1836, par M. l'abbé Carton ; le Mont-de-piété occupant, depuis 1626, l'ancien hôtel de Gruythuyse, contigu à l'église Notre-Dame. Il y a aussi à Bruges un dépôt de mendicité.

Le séminaire épiscopal de Bruges est établi dans les bâtiments de l'abbaye des Dunes, fondée en 1107 près de Furnes et transférée à Bruges, en 1628, dans le refuge de l'abbaye de Ter-Doest. Après la suppression de cette communauté, on y a établi l'école centrale, devenue ensuite lycée, puis athénée, et, depuis 1833, consacrée à son usage actuel. L'église, commencée en 1774 et achevée en 1788, est bâtie avec élégance ; les bâtiments conventuels offrent un aspect imposant. La bibliothèque compte environ 7,000 volumes et est ornée d'un grand nombre de portraits de souverains de la Flandre, parmi lesquels plusieurs sont anciens.

L'édifice appelé ordinairement la loge des bourgeois, *het poorters huys*, gracieux bâtiment de style gothique, datant du XIV^e^ siècle, est occupé aujourd'hui par l'Académie royale de peinture, de sculpture et d'architecture, organisée en 1717 par quelques amis des arts. Une partie de ce monument, brûlée en 1755, a été rebâtie dans la même année. L'ours en pierre placé à un des angles rappelle l'ancienne confrérie de l'Ours blanc, dont les membres se réunissaient dans ce local. Un musée peu considérable, mais contenant de belles toiles, y est aujourd'hui placé. On y voit entre autres trois Van Eyck : une Tête du

Christ, le portrait de la femme de l'auteur et la Vierge avec l'Enfant Jésus ; le Baptême du Christ, par Memling ; plusieurs Pourbus ; une Vue du port de Bruges, par Minderhout ; une Vue d'Italie, par Wynkelman ; une statue de Van Eyck, en marbre blanc, par Calloigne, etc.

Plusieurs collections particulières de Bruges renferment des peintures remarquables ; chez M. Robert Chantrell on voit une Vierge avec l'Enfant Jésus, chef-d'œuvre de Van Oost le père. Les cabinets de MM. Steyart-Vandenbussche, Van Huerne de Puyenbeke, baron de Marenzi, et la collection de gravures de M. Steinmetz, appellent aussi l'attention des amateurs.

Pour terminer la série des monuments et curiosités de la ville de Bruges, nous mentionnerons : l'Entrepôt, construit près du grand bassin ; le Marché au Poisson, construit en 1821 sur les plans de M. Calloigne, formant une galerie couverte, en parallélogramme, et soutenue par des colonnes d'ordre dorique ; la nouvelle caserne de cavalerie, bâtie en 1835 sur l'emplacement de l'ancienne Chartreuse ; la Cour du prince, *het prinsenhof*, ancienne demeure des comtes de Flandre depuis le temps de Philippe le Bon, et l'ancienne Monnaie, adjacente, dans la rue dite de la Monnaie ; les locaux des confréries de Saint-Georges et de Saint-Sébastien. Cette dernière, honorée en 1835 du titre de Société royale, possède plusieurs tableaux de peintres brugeois.

Il existe à Bruges un grand nombre de maisons remarquables par leur ornementation. La plupart datent du XV^e^ et du XVI^e^ siècle ; les alentours de l'Académie des Beaux-Arts surtout sont riches en vieux bâtiments, ornés d'ogives, de trèfles, de fleurons, de niches ; beaucoup de mai-

sons modernes sont aussi construites avec une grande élégance.

Bruges a donné le jour à des hommes dont le nom appartient à l'histoire des sciences, des lettres et des arts, et entre autres au savant jurisconsulte Josse de Damhoudere (m. 1581); aux mathématiciens Grégoire de Saint-Vincent (m. 1667) et Simon Stevin (m. 1635); à François Gomar, chef d'une secte de calvinistes qui troubla la Hollande sous le stathoudérat de Maurice de Nassau (m. 1631); aux historiens Jacques Despars, mort au commencement du XVI^e^ siècle, et Olivier de Vrée ou Vrédius (m. 1652); aux peintres François Pourbus (m. 1580), Jacques Van Oost (m. 1671) et Jean-Jacques Van Oost (m. 1713).

Dans les environs de Bruges nous nous bornerons à citer : à *Sainte-Croix*, le beau pavillon, qui servait autrefois de campagne aux évêques de Bruges; *Maele*, hameau dépendant de la commune de Sainte-Croix remarquable jadis par le palais que s'y étaient bâti les comtes de Flandre, érigé plus tard en baronnie avec le village de Syssele, en faveur de Don Juan Lopez-Gallo; il en reste encore une tour carrée et un pont-levis; *Varssenaere*, dont l'église est ornée d'un portail de la plus grande beauté; *Dudzeele*, où on voit encore des ruines imposantes de l'ancienne église, ruinée par les iconoclastes; *Zedelghem*, dont l'église renferme d'antiques fonts baptismaux.